

Maria Kakogianni

IVRE DÉCOR

H

Une femme ouvre les volets de
sourir sur une tasse de café. L'
amoureuse se mêle avec la fau
cigarette s'éteint entre l'index
minuscules sur la frontière ent
rencontrent ici le bruit et la fu
ces pesticides du temps présen
Des mauvaises herbes poussen
médicinales, peuvent être con
sol, accueillir ces migrants cli
pourtant on les appelle « folles
Le décor est ivre. Affects et co
émeutes collectives, communi
tissent les uns avec les autres.
annonce la défaite et la catast
plein le dos d'épuisement et de
les gestes aussi.
L'espérance est à marée basse,

—
IVRE DÉCOR DE MARIA KAKOGIANNI
HIPPOCAMPE ÉDITIONS, 2020, 80 PAGES, 14 €

COULEURS

Ça faisait des jours sans nouvelles d'elle. Pas beaucoup, peut-être un ou deux mais une éternité, celle où tu comptes les heures au bout des doigts, mais elles ne passent pas. Peut-être ce soir, va préparer le repas, non peut-être demain matin, au réveil, ou alors si, après le petit-déjeuner, elle aime bien manger des œufs au petit-déjeuner, allons faire des courses et on verra, penser à ne pas oublier de racheter des citrons, verts, elle dit toujours que c'est l'élément indispensable, comme si en citronnant la salade, il serait possible de retrouver le goût des ces journées. Ça faisait beaucoup de nouvelles sans jour d'elle.

Le train quotidien traversait le paysage à vitesse plus ou moins stable, mais suffisamment rapide pour ne pas permettre de distinguer des formes et des silhouettes précises, des maronniers alignés avec leurs feuilles flottant au rythme du vent, le soleil sourd jouant avec les masses et les volumes des nuages, rien de tout cela, seulement des raies, de couleur différentes, sans contour précis, des lignes et des courbes changeantes qui passent sous les yeux ébahis et troublés du voyageur en chemin de fer. Quotidien TGV. Parfois il pleut, parfois il bleu. Ce jour-là, un merveilleux 19h à peine passé t'attendait. Cela devrait être un vendredi, elle venait sûrement de terminer son boulot, elle est montée sur le toit du bâtiment administratif, plus moche tu meurs, plus gris tu dérailles, et t'a envoyé une photo avec son portable. Son visage était éclairé par cette lumière bleue qui

violette se préparant allègrement pour la cérémonie du soleil allongé sur son lit, couché, aspirant sur sa cigarette de l'avant ou de l'après. Deux petits doigts semblaient faire un signe, trois mille nuances du bleu sur le petit éclat de ses yeux fatigués, sur ses joues qui semblaient détendues, sur ces petits doigts, et derrière, le ciel abandonnant sa couleur. Ce 19 h à peine passé avait ouvert une brèche dans le sentir. Bleu est arrivé, le monde sensible avait jeté un coup de dés, il suffirait de s'engouffrer pour devenir quelqu'un.

« Rien qu'un instant ; mais cela suffisait. C'était une brusque révélation, une légère coloration comme le rose qui vous monte aux joues et qu'on tente de réprimer, puis, lorsqu'il se répand, voilà qu'on cède à ce débordement, qu'on l'accompagne jusqu'à sa pointe extrême et là, on tremble, on sent le monde qui se rapproche, tout gonflé de quelque signification extraordinaire, c'est une sorte de ravissement qui fait pression de l'intérieur, qui fait craquer sa mince écorce et qui jaillit et se déverse comme un baume sur les gerçures et les blessures. Dans l'espace de cet instant, elle avait vu une allumette brûler dans un crocus ; une signification intérieure était presque parvenue à se faire jour. Mais ce qui était proche s'éloignait, ce qui était dur s'adoucissait. C'était fini – cet instant. »¹ En rangeant son manteau Mrs Dalloway effleure avec son bras désormais nu sa façon de tomber amoureuse des femmes.

Une légère coloration monte aux joues, et malgré la tentative de le réprimer, voilà qu'il se reprend, voilà que ce « il » rose, déborde, se déverse. Aucun dépassement possible de ce « il » impersonnel vers un « je » ou un « tu », cela désigne un événement. Ni anonyme ni général, mais absolument singulier et extraordinairement individué. Est-ce que les événements nous arrivent ? Arrivent à la personne que nous sommes, et on va pouvoir plus ou moins les accueillir ou les avorter ? Ou peut-être, hypothèse inverse, une météorofolie à la place de la

météorologie : « les personnes sont individuées à la manière d'événements. Simplement ça ne se voit pas ! On a tellement de mauvaises habitudes, on se prend pour des personnes. Mais on n'est pas des personnes. On est à notre manière des petits événements². »

Un événement qui fait du bien, une expérience enrichissante, avec laquelle on souscrit une nouvelle assurance, tout cela est à mettre sur le compte de la personne. C'est l'événement qui regarde souvent le solde de son compte en banque. Toi, tu es l'événement de cette couleur bleu. De cette nuit passée à discuter sur un banc jusqu'à 5 h du matin. Un corps s'est réveillé alors que tu ne dormais pas. Peut-être parce que ce qui s'effectue dans les corps comme événement déborde toujours son effectuation corporelle, théâtre toujours ouvert, comme une brèche, elle pourrait faire penser à une blessure ou une naissance. Des nouveaux possibles. Elle bleu.

Tu devais avoir 5 ou 6 ans lorsqu'un jour la télé est arrivée à la maison. C'était un jour comme les autres, tu n'aurais pas pu savoir. Dans le monde des adultes il y avait souvent de nouveaux objets de commodité qui venaient et disparaissaient après. La télé, tu n'aurais pas pu savoir. Dans les autres pays, lesdits développés, apparemment ils avaient déjà la télévision en couleur. Ici, après une dictature préparée à l'américaine, le pays était « en voie de développement ». On sortait à peine du spectacle des chars fonçant sur les travailleurs et les étudiants. Pour l'instant toutes les émissions étaient en noir et blanc, mais le nouveau téléviseur était adapté pour l'arrivée de la couleur. Le marchand de sable, c'est à dire le technicien qui était venu installer la télé, avait montré aux enfants un bouton, là en haut à droite de l'écran. « Quand la couleur va arriver bientôt, appuyez ici, et vous aurez de la couleur ». On a attendu. Combien de temps, difficile à dire, puis finalement le seul résultat était une image où il n'y avait que des nuances du vert.

Alors on a arrêté d'essayer d'appuyer sur le bouton, on est resté avec le noir et blanc. Pas d'argent pour acheter une autre. Mais le quartier était en voie de développement et on allait souvent chez les voisins pour mater une émission.

À l'école, les couleurs n'existaient que pour deux choses. La couleur du drapeau du parti pour lequel on vote, et la couleur de l'équipe de foot que l'on supporte. Pour les partis, il y avait le bleu ciel, le vert et le rouge. Pour le foot, il y avait le rouge, le vert et le jaune. Les autres couleurs n'existaient que par procuration. En matière de foot, à la maison on était rouge, l'équipe était dans une mauvaise passe pendant de longues années au championnat, mais c'était plutôt réconfortant d'avoir une couleur. En politique l'affaire n'était pas si claire.

Pendant les périodes électorales, les heures d'école étaient de longues journées de perplexité. Les uns et les autres se mettaient en bandes, rongeaient les parages en meutes, criaient des slogans, jouaient au chat et à la souris avec la victoire et la conquête. «—Et nous, on est avec qui? » Tu savais que la droite c'était quelque chose de méchant, voire d'atroce, tu l'avais facilement compris, car le soir des élections, en regardant l'annonce des résultats à la télé, tu sentais la tension des adultes monter comme une fièvre froide, il ne fallait surtout pas que la droite gagne. Si ce n'était pas le cas, il y avait un soulagement, mais nuancé par le sentiment que si «eux» n'avaient pas gagné, «nous», on n'avait pas gagné non plus. C'est ce qui était difficile à comprendre. Dans un match de foot c'est plus clair. Même si on perd. Match nul.

«—Et nous? On est avec qui? » Le pire c'était la réponse du père. Une subtile ironie, une aigreur plus ou moins douce selon les jours, mélangée avec quelques grains de déception et de grande rigolade. Il répondait toujours en se moquant : «PI, PI». Ses lèvres devenaient charnelles, une boîte des métamorphoses, un animal qui vrombit, ulule, piaule, grogne, ronronne. Cela devenait encore pire lorsqu'on lui demandait ce que cela

voulait dire. Alors, il prenait du plaisir à répéter inlassablement : « Puissance bestiale, Ignorance massive ! Plii ! PI ! Puissance bestiale, ignorance massive ! ». Tu te souviens lui avoir posé la même question un nombre incalculable de fois et buter toujours sur la même réponse qui n'avait rien d'une réponse. Toi, tu voulais juste appartenir à une couleur, tu t'en fichais de comprendre la politique, une simple réponse aurait suffi : vert, bleu ciel, rouge. À la limite un noir se disant autonome. Cela aurait pu être si apaisant. Il aurait suffi d'une couleur. Mais non, le père était sadique. Son spectacle préféré c'était de jouer, encore et encore, cette fameuse pièce. « Et nous ? On est avec qui ? »

Est-ce qu'il prenait le temps d'expliquer plus que ça ? Peut-être que si. Il faut toujours garder une certaine réserve. Mais tes oreilles étaient bouchées par tes yeux, ils cherchaient une couleur. Ce dont tu te souviens bien c'est que pendant de longues années tu as passé ton temps à essayer d'associer « PI » à quelque chose qui pourrait avoir un sens, éveiller une signification pour que le tremblement s'arrête. C'était comme un monstre que tu voulais dompter. Oui, c'est bien ça une expression monstrueuse, elle ne nous fait pas peur par les associations mentales qu'elle provoque, elle est monstrueuse car elle débranche la machine. Vous vous branchez sur elle, et il n'y a rien qui ressort. Ou presque. Pendant des longues années tu n'as eu qu'un seul indice, mais très pauvre, il entretenait l'aporie perplexe. « FI » évoquait en toi l'image des grands *bobybuilders*, vous voyez, les mecs avec d'énormes muscles invraisemblables, couverts d'huile. Des corps capables, puissants, jusqu'à l'absurde, le ridicule qui ne tue pas. Ce n'était pas une image réfléchie, c'était plutôt par défaut, la preuve, tu ne voyais pas ce que cela pourrait avoir à faire avec la politique et les partis. « Puissance bestiale, Ignorance massive ». Cette père-version des couleurs transmettait un inconfort. Devant l'interpellation des camarades de classe, pas de couleur derrière laquelle se ranger.

Dimanche soir on regardait le journal télévisé avant d'aller se coucher. Demain il y avait école. Ça s'enchaînait à la régulière. Les querelles du gouvernement, la critique de l'opposition, le bilan des accidents routiers meurtriers du week-end, les émeutes de faim dans un pays avec un drôle de nom, encore une armée qui s'engage pour exporter la démocratie, fait divers sur une série de viols, les dernières trouvailles médicales sur une maladie génétique, et enfin, juste avant la météo, les sports, les résultats de foot pour la dernière journée du championnat avec à la clé le choix des meilleurs buts. Tu commences en voulant changer le monde et tu finis en changeant de chaîne.

Plus tard, à l'adolescence, au fond de ta gorge et en bas de ton dos, tu as découvert que ces irrégularités bénignes étaient une marque de naissance, une sorte de malformation, résultat de vaisseaux sanguins anormalement dilatés. Comme une couleur rouge profonde, sanguinolente, qui avait déteint. Quelque chose était arrivé. La version du père sur cette histoire des couleurs, c'était par lasseté ou lâchetude? Qui sait, on aurait beau les tourner dans tous les sens, les mots n'arrivaient plus à la dessiner. L'affaire avait mal tournée. Allons-y pour un monde meilleur! Pf! On a vu des corps mutilés, des rêves soldés, des symboles imprimés sur des tee-shirts. Che Guevara rock star. On a accusé le coup. On a déchiré nos vêtements, déchirés les cartes électorales, les programmes des partis, les livres d'histoire. Des êtres insomniaques qui ne rêvent que de dormir. Casser la télé, casser la voix, casser les voitures de luxe, casser les liens de famille, casser les locaux de l'école, jusqu'à casser son corps pour ne pas le plier à la nécessité de l'eudémonisme néon et son bonheur tiède. Ils nous ont gravés sur le cerveau des photos d'enfants africains affamés. Horreur et cartes postales d'aide humanitaire: acheter une carte, sauver une vie. Avant d'échanger nos premiers baisers, ils nous ont donné un bout de plastique et fait la leçon des «rapports protégés». Aimer l'autre mais rester protégé. Mais que faire quand il bleu?

Un message était accroché sur la photo par texto. «Impossible de donner plus de corps à quelque chose qui en a déjà trop» Elle n'a jamais décroché le téléphone. Quand tu appelais, il n'y avait plus personne. Peut-être elle avait entendu les prévisions météorologiques et pensé qu'elle devrait ouvrir son parapluie. De toute façon, l'histoire était déclarée finie, depuis longtemps, depuis le début. Tu aurais voulu mettre un point, mais tu étais perdue, perdue sur une ligne, une ligne brisée, tordue, qui n'arrivait plus à contenir les couleurs.

[*en voix off*]

«—Prends moi. Rentre et ne repars jamais. Je me suis tellement donnée que je ne peux plus m'offrir, tu n'as qu'à me prendre»

Le passé cesse d'exister comme une dimension séparée de l'espace. Sa trajectoire se courbe. Tout ton corps se glisse dans la trame de mes bras, comme un fil de laine rouge dans la grande tapisserie des mes gestes. Douce Heure. Plaisir et douleur tissant un nœud dans une extrême coïncidence de ce qu'il y a de plus abstrait et de concret. Les distances et proximités euclidiennes avec un extérieur et un intérieur se dissolvent, recomposant un territoire ailleurs, un troisième corps formé par mon bras et ton épaule, les deux se retrouvent dos à dos, avancent comme des crabes vers un toucher qui écoute.

Le ventre s'ouvre parce que les yeux se ferment, et les mots expirent, au lieu d'inspirer. Respire. Soudain comme un surgissement d'angoisse, la peau de peur, la chaire de poule, ou de jouissance, les fluides corporels qui ne savent pas où ils vont, la marque laissée sur la hanche par l'élastique du slip, la morve de tes sanglots, tout devient menace. Trop de corps. Tu m'as demandé de me taire.

Il faisait doux, ce soir là. Le matin aussi. La lumière qui rentrait dans un bout de la chambre rendait les couleurs pastel.

Aucun dépassement possible de cet « il » vers un « je » ou un « tu ». On a eu le tort de penser qu'on était des personnes, et que nous avons vécu quelque chose. La vie, c'est croire qu'on a vécu, alors qu'il s'agit des choses qu'on a vu. Ou qu'on a fermé les yeux pour les vivre.

Toucher. Les poils sont un organe de sensibilité, alors qu'on nous apprend à faire de l'épilation pour être « belles », pour vivre de beaux moments, avec nos yeux. Le « il » du narrateur continuait à essayer de retrouver un fil interrompu, décousu. Ne pas s'encombrer des récits, les rencontrer à condition de les bidouiller. C'est le contraire de copier, d'imiter ou de faire comme. C'est pirater, *hacker*, explorer les brèches et les failles, laisser un petit doigt parcourir ces endroits où un « je » failli et nouer c'est faire des « nous », et pas que des nœuds³. Tenir les mots hors sujet, car dans ce sujet là, *There Is No Alternative*. Comment modifier le rapport des forces dans ce système superpuissant, superhéroïque, superérotique, supertonique qui écrase tout derrière la performance et la compétitivité? *Hardware*, carte-mère, disque dur, processeur, carte réseau, grande force de l'hypercontraction, de l'hypertrophie musculaire, du blindage, opposée au *software* des systèmes d'exploitation, au grand relâché, à l'injonction de « lâcher prise », « ouvre-toi », « relaxe! », voilà une alternative qui n'en est pas une.

La vulnérabilité est un vieux mot qu'on nous avons trop appris à prononcer comme une impuissance. Peut-être si on essayait de la prononcer avec douceur. Et doucement. Oui doucement. En criant nos entrailles. Et nous on est avec qui? Avec ceux et celles qui sont las et ne lâchent pas, qui font front à ce foutu *cystème*⁴, sans face à face décisif, ni sortie vainqueur, *faire front avec les dos*⁵, et les hésitations, et les faiblesses qu'ils portent, parce qu'on en a plein le dos, et le courage de nos doutes. Il faudrait beaucoup de mots inexacts pour dire quelque chose d'exact. Douce heure. Contagion gravitaire. Ni l'œuvre de

quelqu'un ni la propriété de quelque chose, d'un doigt ou d'un toucher, une douceur ne répond jamais à la question *qu'est-ce qu'un auteur?*

Il bleu. Comme si le ciel du réel, dupé par ses propres certitudes, baissait pour un instant à nouveau la garde. Comment reprendre le fil d'une météorologie? Sans début ni fin, les débuts et les fins sont des points. Ou alors des courbes qui s'ignorent. La colère s'est incrustée dans ma moelle, cette père-version des couleurs m'a bousillé le crâne, maintenant je la laisse me ronger le cerveau comme une mite. Ce n'était pas un événement mythique, dans un futur antérieur impossible, seulement peut-être, un événement mitique. L'individuation romanesque se dissout là où se taire arrive à se terre. L'individuation picturale se dissout en vibration des couleurs.

Rouge. La passion nous a envahie, surélevé, réinventé, puis elle nous a consumé, calciné. Une vérité brûlante, un monde commun. Vouloir tout, recommencer par presque rien. Un jour peut-être une folle araignée dans un grenier va effleurer mon cou timide comme un petit baiser, et tu me diras «cherche!» en inclinant la tête, et nous prendrons le temps pour trouver cette bête. Qui voyage beaucoup⁶.

Rouge. Rien de tel qu'un stalinien pour donner des leçons de non-stalinisme. Rien de tel qu'un comédien pour donner des leçons pour «épurer son jeu» et tuer le metteur en scène. Rien de tel qu'un bavard asthmatique pour donner des leçons de silence. Le mythe n'y est plus, mais la mite communiste continue. Aucune ligne de Parti ne sera jamais droite, ni de celui-ci, ni du précédent futur. La mite se loge dans nos vêtements. Surtout ceux qui nous tiennent chaud, confortablement, pendant les années d'hiver. Elle aime les maillages de nos pulls en laine. Elle y perce ses trous. En défait les maillages. Sape l'émail. Fait de nos peaux lisses une surface aérée, trouée, dégradée. Poreuse. Porteuse. Puis, jamais rassasiée, elle s'en va se balader. D'un

bocal à un autre, d'une métamorphose à l'autre, du grain de riz au petit pois. Elle se reproduit là. En nous regardant ingérer des produits mités. Nous ruminons, mastiquons, des vieux mots qui servent encore, pour ne pas digérer cette société.

À bien les observer, on remarque plusieurs familles de mites qui grèvent le tissu social. Trouent le maillage rouillé des instincts et des institutions. Les voici aujourd'hui qu'elles prolifèrent, contaminent doucement les rues quadrillées par une armée de gros scarabées suréquipés. Elles dansent doucement sous le ciel changeant. Elles prendront peut-être bientôt les couleurs du printemps, et les rires des enfants. Ces mites grises qui ont décidé de ne plus rouiller avec le temps, mais tenir des présents qui portent déjà sur le dos, oui des avenir. Ces mites grises qui chantent sous la pluie en manifestation. Nous sommes là, prends-moi la main. Il pleut.

-
1. Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, Paris, Gallimard, Folio, 1994.
 2. Gilles Deleuze, séminaire à Vincennes *Anti-OEdipe et autres réflexions*, cours du 03/06/80, http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=215
 3. Marielle Macé, « Des Noues au Nous » (festival *4days4ideas*, La Bellone), et aussi *Cabanès*, Paris, Verdier, 2019.
 - Jean-Christophe Bailly, « Nous » ne nous entoure pas », *Vacarme*, n° 69, 2014.
 4. Le mot latin *cis* signifie « du même

- côté » et est le contraire de *trans*. Le mot *cistème* est parvenu à désigner ce qui se trouve du même côté de la domination de classe, de race, de genre: l'homme riche, blanc, hétéronormatif, et biodégradant.
5. Marie Bardet, « Faire front avec nos dos », *Écosomatiques: penser l'écologie depuis le geste (collectif)*, Editions Deuxième époque, 2019.
6. Arthur Rimbaud, *Rêvé pour l'hiver*, (variation).